

TÉMOIGNAGES

SOUVENIRS DE L' OCCUPATION ALLEMANDE A LA FORET- FOUESNANT

En 1940, après la "drôle de guerre", l'offensive allemande a provoqué l'arrivée de flux de réfugiés dans le Finistère, venant aussi bien du nord et du nord-est de la France, de PARIS, que de Belgique. Nous avons rencontré une famille belge, un couple et un petit garçon, les BURDO. Ils habitaient VERVIERS à la frontière belgo-allemande. Monsieur BURDO était un syndicaliste déjà fiché par les rexistes de Léon DEGRELLE (il avait reçu des menaces de mort), fascistes partisans de la collaboration avec l'Allemagne avant même les hostilités. Il avait fait sur la frontière un peu de renseignement pour les Anglais et les avait prévenus des tactiques des commandos de parachutistes qui préparaient les lâchers en masse à l'arrière des lignes, renseignement qui semble n'avoir ému personne.

Les BURDO étaient réfugiés dans une ferme du côté de Kerleven et ne s'y plaisaient pas du tout. Sur proposition de ma mère ils sont venus s'installer chez nous. Quelques mois après l'armistice ils sont repartis bien imprudemment à VERVIERS. Monsieur BURDO a été arrêté dès son retour et emprisonné à BERLIN. Il n'est jamais revenu.

Ma mère a manifesté envers les autorités d'occupation allemande une attitude d'opposition opiniâtre qui ne pouvait pas ne pas avoir été remarquée, son poste de radio lui avait été saisi et elle l'avait repris d'autorité à la Kommandantur.

En 1943, nous avons reçu de la prison de Tegel à BERLIN une carte du type de celle que les prisonniers pouvaient envoyer une fois par mois à leur famille, sur laquelle on ne pouvait presque rien dire sinon qu'on était toujours vivant. C'était un piège; il ne fallait pas répondre. Ma mère a répondu en lui offrant de lui envoyer des colis ou un peu d'argent. Le formalisme du Reich était comblé: elle était en relation avec BURDO et voulut lui envoyer de l'argent pour le faire évader. C'est ce qu'ont dit les agents de la gestapo venus l'arrêter dans sa classe un matin.

Après une fouille de la maison ils l'ont amenée aux gendarmes de FOUESNANT pour qu'ils l'envoient en prison à QUIMPER. Ils étaient très gênés d'avoir à accomplir cette mission mais ils ne pouvaient pas la laisser s'échapper. Ma mère eut l'idée de demander aux gendarmes de la conduire chez le Docteur PENTHER à QUIMPER ce qu'ils acceptèrent. Elle réussit à me faire passer un mot me demandant de me tenir prêt avec deux vélos au bas de l'immeuble où habitait le Docteur PENTHER. Ce que je fis. Dès qu'elle sortit nous filâmes avec nos vélos jusqu'à une ferme au sud de QUIMPER, Ker Guen, qui nous a accueillis généreusement.

Le docteur PENTHER avait soigné et guéri ma mère d'une lésion tuberculeuse dans les années 1928-29. Ils se connaissaient bien. Le gendarme qui conduisait ma mère à QUIMPER a accepté la visite chez PENTHER pour obtenir un certificat attestant sa fragilité pulmonaire.

Le docteur PENTHER était un passeur. Aussitôt que ma mère eut raconté son affaire, il la fit sortir par une porte de service et elle me retrouva en bas.

Le gendarme Louis BOCQUENET fut bien mal récompensé de sa gentillesse car il fut accusé et toute la gendarmerie de QUIMPER était sûre de sa complicité. Celle-ci fut au moins passive. Le rencontrant à la Libération, ma mère lui fit ses excuses mais il lui dit qu'elle avait bien fait, qu'il était passé dans la résistance et que son attitude l'avait valorisé dans sa carrière.

Après quelques jours je suis passé prendre quelques affaires et nous sommes partis en vélo prendre le train à ROSPORDEN pour CARHAIX où des parents nous trouvèrent une location dans la campagne. Ces pauvres gens, sans que cela eut le moindre lien avec notre cas, eurent l'horrible malheur de perdre leur fil unique, pendu avec six camarades dans les rues de CARHAIX.

Des nouvelles de LA FORET montrent que ma mère semble oubliée par la Gestapo. Nous rentrons. Ma mère ne sortait que la nuit. Bien sur tout le monde le savait à LA FORET et je voudrais exprimer ma reconnaissance aux Forestois : personne ne nous a dénoncés.
Merci encore !



*ancienne école de La Forêt
où Madame Vavasseur était institutrice*



Madame Vavasseur & son fils Camille

Peu de temps après le débarquement, des camions SS sont arrivés à LA FORET (Marianne MEILER demandait en breton à ses voisins si c'était des Américains). Ils avaient l'intention de faire une rafle dans le Pays. Puis il n'y eut rien et ils embarquèrent leurs camions. Il m'a été dit que c'était le Commandant de FOUESNANT qui les en avait dissuadés en leur disant que le secteur était calme.



Il y eut une bataille de FOUESNANT peu de temps avant la Libération. Les troupes allemandes venant de l'ouest ralliaient CONCARNEAU pour embarquer en péniche vers LORIENT.

La Résistance locale a monté une embuscade à la sortie de FOUESNANT vers LA FORET dans la descente au niveau de Pen al Len. Ils ont laissé passer le convoi puis ont vidé leurs chargeurs sur tout ce qui était dans la descente et ont ensuite décampé. Les Allemands ont alors brûlé les maisons le long de leur route. Ce même convoi a traversé LA FORET sans encombre puis s'est trouvé bloqué par des arbres abattus dans la montée vers Croas Avalou qu'ils ont fini par dégager dans la nuit.

Camille VAVASSEUR Le 30 AVRIL 2003

**Propos recueillis par Louis BOCQUENET fils auprès de Yvon Divanac'h,
ancien coiffeur au bourg de Fouesnant, le 16-07-1993**

Le 6 juin 44, le jour du débarquement, j'avais dans mon salon de coiffure un client et une cliente. Mon ouvrier, René Guézennec, était occupé à coiffer le gendarme Louis Bocquenet. Le salon était partagé en deux parties, c'était une ancienne salle à manger. Moi, je coiffais les femmes, dans la partie du fond.

Vers dix heures, un jeune gendarme est entré: Bourveau, un jeune homme un peu maladif, originaire de Chateaulin. Ce jour là était son jour de repos. Il a dit quelques mots à mon ouvrier qui s'est approché précipitamment de Bocquenet pour lui dire : « La Gestapo vous attend! » J'ai cru alors que la Gestapo était à la porte, mais un autre gendarme, pour faire diversion, l'avait dirigée chez l'autre coiffeur du bourg, Jean Christien, dont la boutique se trouvait à droite, après l'église. Bocquenet s'est levé en disant: « Ils m'attendent ! Tu ne vas pas sortir comme ça, en uniforme, lui ai-je dit; suis moi! »

Je l'ai fait sortir par le couloir, monter à l'étage. Là haut, je lui ai passé une veste, un pantalon. « Et ça ? dit-il, en montrant son uniforme.

-Ne t'en fais pas; on va fourrer le tout dans un sac qu'on jettera dans le champ d'orties de Penker, derrière la maison. Maintenant, file! »

Il est sorti par la courette donnant sur le champ du Penker, en empruntant le passage de Kerourgué Vihan, et en marchant dans le ruisseau à travers champs, de façon que des chiens policiers ne puissent le pister.

Je suis allé, à l'aide d'un bâton, enfoncer le sac dans lequel j'avais mis l'uniforme dans les ronces et les orties.

J'ai su plus tard qu'il s'était rendu à Bénodet, au Croissant, chez Madame Clément, bouchère, avec laquelle il était déjà en relation pour des questions de renseignement. Il était aussi question d'un poste émetteur qu'il importait de mettre à l'abri. Et c'est dans la chambre qu'il occupait chez Madame Clément que je suis allé quelques jours plus tard terminer sa coupe de cheveux !

Ensuite, Louis Bocquenet a fui à Gouesnac'h pour rejoindre un groupe de jeunes résistants; il n'est pas resté avec eux, car il a trouvé qu'ils manquaient de discrétion.

Avant ces événements, Bocquenet devait lui-même prévenir Madame Vavasseur, une institutrice de La Forêt, fichée communiste. Il avait déjà aidé cette femme à échapper aux allemands qui l'avaient arrêtée. Elle avait alors demandé à consulter un médecin. Bocquenet s'était proposé en tant que gendarme pour l'accompagner et la surveiller chez le docteur. Madame Vavasseur, Bocquenet et le docteur étaient de mèche : Bocquenet faisait mine de patienter dans la salle d'attente, alors que la « patiente » avait pris la fuite par une porte dérobée. . . Bocquenet et le docteur ont par la suite fait les imbéciles devant les allemands, l'un affirmant qu'il ne savait pas que sa cliente s'était enfuie, l'autre qu'il ignorait l'existence d'une seconde issue.

On n'a jamais su qui avait dénoncé Louis Bocquenet. La Gestapo était venue de Quimper, avec ses grands impers noirs et chapeaux mous. Il a peut-être été dénoncé parce qu'il était détesté de certains. Il faisait en effet la guerre aux fermiers et à tous ceux qui faisaient du commerce au noir avec les allemands.

Autres souvenirs: Lamézec, le garde-champêtre, fut chargé par les allemands d'afficher dans mon salon un panneau: « Les militaires allemands sont prioritaires ». J'ai arraché cette affichette. Un jour, un gros allemand que l'on appelait « Goering » est entré, m'a fait interrompre la coupe de cheveux d'un enfant et a exigé d'être servi immédiatement. J'ai protesté, mais en vain. Alors, de rage, je l'ai littéralement tondu !

Tous les allemands n'étaient heureusement pas comme celui-là. On doit beaucoup, par exemple, au commandant des troupes allemandes à Fouesnant, le capitaine Jablonsky, qui savait être humain.



le gendarme Louis BOCQUENET

Toutes les archives de la gendarmerie ont été brûlées avant l'arrivée des allemands en 1940, dans le four de la boulangerie de Fanch Coriou située à Borc'h Logod.